

ANDRÉ  
KASPI

La Nation  
**ARMÉE**

Les armes au cœur  
de la culture américaine



La Nation armée

## Du même auteur

- Histoire des États-Unis* (en collaboration), Armand Colin, collection « U », 1969.
- La Mission de Jean Monnet à Alger, mars-octobre 1943*, Éditions Richelieu et Publications de la Sorbonne, 1971.
- La Vie politique aux États-Unis*, Armand Colin, collection « U2 », 2 volumes, 1973.
- Le Temps des Américains. Le concours américain à la France, 1917-1918*, Publications de la Sorbonne, 1976. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.
- L'Indépendance américaine, 1763-1789*, Gallimard-Julliard, collection « Archives », 1976 ; nouvelle édition sous le titre *La Révolution américaine, 1763-1789*, Gallimard, collection « Folio », 2013.
- La Vie quotidienne aux États-Unis au temps de la Prospérité, 1919-1929*, Hachette-Littérature, 1980 ; nouvelle édition, 1993 ; Fayard, 2013. Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Le Watergate, 1972-1974. La démocratie à l'épreuve*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983.
- Les Américains. Les États-Unis de 1607 à nos jours*, Points, collection « Histoire », 2 volumes, 1986 ; nouvelle édition, 2014. Prix France-Amériques.
- Franklin Roosevelt*, Fayard, 1988 ; Tempus, 2012.
- États-Unis 68. L'année des contestations*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988 ; 2008.
- La Deuxième Guerre mondiale. Chronologie commentée* (en collaboration), Perrin, 1990 ; Éditions Complexe, 1995.
- La Civilisation américaine* (en collaboration), Presses universitaires de France, 1991 ; 2006.
- Les Juifs pendant l'Occupation*, Le Seuil, 1991 ; Points, collection « Histoire », 1997.

- La Guerre de Sécession. Les États-Unis désunis*, Gallimard, collection « Découvertes », 1992.
- La Libération de la France, juin 1944-janvier 1946* (en collaboration), Perrin, 1995 ; Tempus, 2004.
- Mal connus, mal compris, mal aimés. Les États-Unis d'aujourd'hui*, Plon, 1999 ; nouvelle édition, revue et complétée sous le titre : *Comprendre les États-Unis d'aujourd'hui*, Tempus, 2008.
- Jules Isaac ou la Passion de la vérité*, Plon, 2002.
- La Peine de mort aux États-Unis*, Plon, 2003.
- John F. Kennedy. Une famille, un président, un mythe*, Éditions Complexe, 2007.
- Les Juifs américains*, Plon, 2008 ; Points, collection « Histoire », 2009.
- Des espions ordinaires. L'affaire Rosenberg*, Larousse, 2009.
- Barack Obama. La grande désillusion*, Plon, 2012.
- Saint-Maur-des-Fossés. Quand la banlieue peut avoir une âme* (en collaboration), Gallimard, collection « Découvertes », 2010.
- Les Présidents américains. De Washington à Trump*, avec Héléne Harter, Tallandier, collection « Texto », 2012 ; 2018.
- Histoire des relations internationales, de 1919 à nos jours*, ouvrage écrit par Jean-Baptiste Duroselle, revu et complété par André Kaspi, 2 volumes, 15<sup>e</sup> édition, Dunod, 2017.



André Kaspi

# La Nation armée

Les armes au cœur  
de la culture américaine

ISBN : 979-10-329-0106-9  
Dépôt légal : 2019, mai  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2019  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Avant-propos

Très souvent, les États-Unis nous surprennent. Très souvent, nous ne comprenons pas nos amis américains. Quand nous apprenons qu'un garçon de 20 ans, ou plus jeune encore, a tué une dizaine de ses camarades de classe, nous sommes atterrés. Et nous nous interrogeons sur la place des armes à feu dans la société américaine, si proche et si différente de la nôtre. Les armes à feu tuent chaque année de 30 000 à 35 000 personnes aux États-Unis – les deux tiers sont des suicides. Quand cette folie meurtrière prendra-t-elle fin ? Pourrait-elle traverser l'Atlantique ? En découvrons-nous, chaque jour, les prémices qui atteignent notre pays ? D'un bord à l'autre de l'océan Atlantique, est-elle inévitable ?

Autant de questions que je me suis posées. Pendant cinquante ans, j'ai scruté les fondements et les changements de ce pays que j'aime, qui me surprend toujours et ne me laisse jamais indifférent. Pendant cinquante ans, je me suis efforcé de le rendre compréhensible à des centaines d'étudiants. Aujourd'hui, je tente d'analyser le débat sur les armes à feu, sans parti pris, en rassemblant les informations essentielles. Ce débat, qui fait peur à tous ceux qui l'abordent, nous plonge au cœur de l'Amérique. Il divise profondément les Américains, autant que les débats sur l'avortement, sur la peine de mort, sur l'immigration ou sur les scandales sexuels en tous genres.

Ces divisions sont autrement plus profondes que l'opposition entre les partisans et les adversaires de Donald Trump, entre les républicains et les démocrates, entre les conservateurs et les libéraux. Nos préférences à nous, Français, ne combleront pas le fossé qui sépare les deux Amériques. Nous pouvons choisir, mais notre choix a peu, très peu d'importance. Toutefois, au-delà de nos *a priori*, nous devons nous imposer une règle : comprendre avant de juger.

## Les tueries de masse

L'année 2012 fut, plus encore que les précédentes, particulièrement tragique. Le 14 décembre, la petite ville de Newtown, à 35 kilomètres au nord-ouest de New Haven, dans le Connecticut, a été marquée par une fusillade qui a bouleversé les États-Unis. Le drame commence à 8 heures. Adam Lanza, 20 ans, s'est habillé en noir, un polo noir sur un tee-shirt noir, des chaussures de sport noires, des gants noirs, une ceinture noire. Il a revêtu une veste vert olive dans laquelle il a glissé des chargeurs qui contiennent jusqu'à trente balles. De quoi alimenter l'arsenal dont il s'est emparé, tout simplement dans les placards de la maison familiale. Il entre dans la chambre de sa mère, qui dort encore. Il tire quatre fois sur elle – les psychologues diront que chaque balle symbolise un membre de la famille, les deux parents et les deux fils. Puis, équipé d'un fusil semi-automatique AR-15 et de trois autres armes dont des armes de poing, elles aussi semi-automatiques, il saute dans la voiture de sa mère et se dirige vers l'école élémentaire de Sandy Hook. La porte de l'établissement scolaire est fermée. Qu'à cela ne tienne ! D'une rafale, il fracasse la fenêtre attenante et pénètre dans l'école. Il tire sur toutes les personnes qu'il rencontre, la directrice, ses assistantes, des maîtresses, une psychologue. Calmement, il recharge son

arme. Il entre dans les classes. En entendant le bruit qui provient des couloirs, des maîtresses poussent les enfants dans les toilettes. D'autres n'y parviennent pas. Plusieurs se cachent sous les tables. Lanza tire sans discrimination. Parfois, il tire une deuxième fois sur sa cible. Dès que l'un des chargeurs est vide, il prend le temps de recharger son arme. Le bilan suscite l'effroi : vingt enfants de 6 à 7 ans ont été tués et six adultes. Épuisé par le poids de son arsenal, Lanza arrête le massacre. Il saisit alors son pistolet et se suicide. Au total, vingt-huit morts, dont l'assassin et sa mère. Plus deux institutrices blessées. La fusillade a duré six minutes.

Quelques explications sont nécessaires. La police est intervenue aussi rapidement que possible. Alertés à 9 h 35, les policiers de Newtown arrivent cinq minutes plus tard, une minute avant le suicide de l'assassin. Leurs collègues de l'État du Connecticut les rejoignent à 9 h 46. À 10 heures, l'hôpital de Danbury – la ville voisine – accueille les blessés, dont deux enfants qui ne survivront pas. En un mot, la police n'a rien pu faire pour arrêter la tuerie. Elle a relevé 156 impacts. Et découvert, outre les quatre armes dont Lanza s'est équipé, un fusil à l'arrière de la voiture familiale. L'enquête est décevante. Il ne suffit pas de noter que Lanza était un esprit dérangé, qu'il souffrait d'un déséquilibre profond. Il n'avait pris aucune drogue et n'était pas sous l'emprise de l'alcool. Que regardait-il sur son ordinateur ? Impossible de le savoir, car avant de commettre son crime, il a détruit le disque dur. Tout ce que l'on devine, c'est que Lanza s'est intéressé de près à la fusillade du 22 juillet 2011, qui a endeuillé la Norvège et fait 77 morts à Oslo et dans l'île d'Utoya, qu'il a vu des vidéos sur la fusillade de Columbine en 1999 et celle de Pennsylvanie en 2006, qu'il aurait dressé la liste

de 500 assassinats. À son domicile, la police a retrouvé trois épées de samouraï. Sa mère était une adepte des armes à feu. Elle était membre de la National Rifle Association (NRA). Un placard tout spécialement aménagé contenait 1 400 munitions, plusieurs fusils en état de fonctionnement, sans compter les armes que Lanza a emportées avec lui.

La condition psychologique, voire psychiatrique, de Lanza a fait l'objet d'études aussi précises que possible. Le tueur n'avait aucune motivation rationnelle de s'en prendre à l'école élémentaire de Sandy Hook, sinon qu'il y avait été scolarisé pendant quatre ans. Il fut ensuite élève du lycée de Newtown, où il manifesta son « angoisse » et son incapacité à se faire des amis. Les experts relèvent les caractéristiques de l'autisme. Insensibilité, rejet de toute sociabilité, Lanza aurait été autiste Asperger. Avec des obsessions que sa mère a évoquées : lavage fréquent des mains et des vêtements, vertiges, refus de toucher des objets qu'il jugeait sales, etc. Son père, séparé de son épouse, ne croit pas au diagnostic de l'autisme. Il penche pour la schizophrénie. Lanza était aussi anorexique. Pour 1,80 mètre, il pesait à peine 51 kilos.

Quoi qu'il en soit, la maladie mentale peut expliquer le comportement quotidien d'Adam Lanza. La séparation de ses parents a contribué à aggraver ses troubles psychologiques. La crainte de changer de domicile a accentué son mal-être. Sans doute, mais il n'aurait pas pu devenir un assassin si sa mère n'avait pas possédé un arsenal, si elle n'avait pas laissé cet arsenal à proximité de son fils. Elle en fut la première victime.

L'assassinat de vingt enfants et de leurs institutrices a bouleversé les Américains. Le président Barack Obama, ému jusqu'aux larmes, a fait mettre les drapeaux en

berne sur tous les bâtiments fédéraux. Il s'est rendu à Newtown le 16 décembre pour participer à une veillée funèbre. Le gouverneur de l'État du Connecticut a appelé ses concitoyens au rassemblement, à la prière. Le 17 décembre, à 9 h 30, toutes les cloches de l'État ont sonné vingt-six fois, en mémoire des vingt-six victimes. Bien entendu, les jeux vidéo les plus violents ont été mis en accusation. Et l'on a de nouveau parlé d'une initiative législative sur le contrôle des armes à feu.

Aujourd'hui encore, le souvenir de la tuerie hante les esprits. Pourtant, si tragique que soit cette fusillade, d'autant plus tragique qu'elle touche au cœur même de la sensibilité de tous avec l'assassinat des enfants, elle n'est pas aussi exceptionnelle qu'on pourrait le croire. Dans cette même année 2012, d'autres tueries de masse, des *mass shootings*, se sont produites, ailleurs que dans le Connecticut. Par exemple, à Aurora, dans le Colorado. Le 19 juillet, le cinéma propose la diffusion d'un film de Christopher Nolan, *The Dark Knight Rises*, le dernier volet de sa trilogie sur Batman. Une séance spéciale est prévue à minuit. James Holmes revêt des accoutrements qui vont créer l'illusion qu'il fait partie des animateurs de la soirée : les gants, les protections nécessaires à la sécurité de la gorge, des bras, du visage, un casque. Il se prend pour le Joker. Il porte sur lui des couteaux, un Taser. Et surtout, il emporte dans son automobile un fusil, un AR-15 semi-automatique, un pistolet lui aussi semi-automatique, des chargeurs, soit des centaines de munitions. Il aurait acheté 6 000 balles dans les deux derniers mois. Les spectateurs qui le voient entrer dans la salle n'ont aucune raison de se méfier, d'autant qu'il est habillé à la Batman. Ils croient que c'est une animation qui leur est offerte. Holmes ouvre une boîte de gaz. Raison de plus pour penser que

les exploitants de la salle cherchent à mettre les spectateurs dans l'ambiance du film. Il commence à tirer sur le plafond – une fois encore, de quoi tromper les admirateurs de Batman. Puis, il change d'armes et tire sur la foule. Des centaines de munitions atteignent les spectateurs dans la panique que l'on peut imaginer. À 0 h 38, un premier appel parvient à la police. L'assassin ne se suicide pas. Il est arrêté. On dénombre dix morts, auxquels s'ajoutent peu après deux blessés qui n'ont pas survécu et 70 blessés, qui resteront hospitalisés pour des périodes plus ou moins longues, handicapés, marqués à tout jamais.

Faut-il compléter la liste des *mass shootings* ? Elle est longue. Certes, l'on peut établir le martyrologe des victimes et remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais si l'on s'en tient aux années les plus récentes, il faut commencer par le massacre d'Austin, dans le Texas, en 1966. Charles Whitman monte au sommet de la tour qui domine le campus universitaire. Il vient d'assassiner sa mère et son épouse. Bien protégé derrière le parapet de la tour, il tire pendant une heure et demie sur tout ce qui bouge, tue dix-sept personnes, fait trente et un blessés. Il finit par être tué lorsqu'un policier parvient à le rejoindre et à l'abattre. D'autres universités sont touchées dans les années suivantes, sans que le bilan soit aussi dramatique. En revanche, d'autres lieux sont frappés, un McDo en 1984 (vingt-deux morts, dix-neuf blessés), une cafétéria du Texas en 1991 (vingt-trois morts). Sans oublier l'attentat de 1995 commis par Timothy McVeigh contre un bâtiment fédéral d'Oklahoma City.

Le lycée Columbine à Littleton, dans le Colorado ? Une autre tragédie. Le 20 avril 1999, deux jeunes garçons, vêtus d'un trench-coat noir, font feu sur leurs condisciples, tuent en six minutes douze élèves et leur

professeur, en blessent vingt autres et se suicident quelques minutes plus tard. Le bilan aurait pu être plus lourd encore si leurs bombes au propane avaient explosé. Les assassins ont tiré sans faire le moindre choix entre leurs victimes. Ont-ils été influencés par des jeux vidéo ? par la culture dite « gothique » ? par les moqueries dont ils auraient été l'objet ? À vrai dire, il semblerait que les meurtriers, pour une fois ils sont deux, ont subi une seule influence, celle de l'attentat d'Oklahoma City. Leur projet initial était de faire sauter le lycée.

Cette liste sinistre, il faut la compléter pour tenter de comprendre l'épidémie qui frappe les États-Unis. Le 16 avril 2007, Seung Hui Cho, étudiant de 23 ans à l'Institut polytechnique de Virginie (Virginia Tech), entre à 7 h 15 sur le campus, s'introduit dans les dortoirs, tire sur une étudiante et sur un assistant. Il retourne dans son dortoir. Ses vêtements sont tachés de sang. Il se change, détruit son disque dur et enfouit des armes dans son sac à dos. Il prend soin de passer au bureau de poste pour expédier un DVD qui contient une vidéo de vingt-cinq minutes et quarante-trois photos, plus une déclaration de vingt-trois pages qu'il destine à la chaîne de télévision NBC à New York. Il entre alors dans l'un des bâtiments universitaires, enchaîne les portes pour éviter que l'on puisse en sortir. Il est armé de deux pistolets semi-automatiques avec dix-neuf chargeurs. Il dispose au total de 400 munitions. À 9 h 40, il pénètre dans une salle de classe. Treize étudiants suivent un cours d'hydrologie. Il en tue onze. Il passe alors dans une classe d'allemand, tire sur le professeur et les étudiants. Il se dirige vers une classe de français, tandis que, dans le bâtiment, chacun tente de se protéger. Un professeur de mécanique, survivant de la Shoah, fait sauter ses élèves par la fenêtre, tandis qu'il barricade la porte de la salle.

Cho l'abat sans la moindre hésitation. Il revient dans les salles et s'assure qu'il a bien tué celles et ceux qu'il a visés. Il se suicide vingt minutes après le début du massacre. On décompte trente morts et dix-sept blessés.

Les motivations de Cho sont expliquées dans son texte envoyé à NBC. Des motivations religieuses ? Il faut punir les pécheurs. Des récriminations contre les étudiants riches qui conduisent des Mercedes, qui s'enivrent au cognac et à la vodka, qui portent des colliers en or. « Que la révolution commence ! À mort, descendants de Satan ! Faites-vous enc... et à mort maintenant ! Je suis l'Antiterroriste d'Amérique. » C'est peu de dire que Cho avait un esprit dérangé. On peut, évidemment, mettre en accusation l'insuffisance des lois sur les armes à feu, les réactions trop lentes de l'université, qui aurait dû interrompre les cours dès le premier coup de feu, la passivité des gardes. La véritable explication, il faut la chercher et la trouver dans les relations entre Cho et ses condisciples. Il souffre d'être méprisé, tenu à l'écart, incompris par les autres étudiants. Il subit l'influence, lui aussi, de vidéos et de films violents.

La liste n'est pas close ; loin de là. Le 14 février 2018, c'est au tour de la Floride d'être touchée par l'épidémie. Le lycée Marjory-Stoneman-Douglas est situé à Parkland, non loin de Miami, à 45 kilomètres de Fort Lauderdale. Nikolas Cruz, un ancien élève, s'est fait déposer en taxi devant le lycée. Sac à dos sur sa parka, il se dirige vers le bâtiment 12, qui abrite trente salles de classe, soit 900 élèves et trente enseignants. Entre les mains, un AR-15 et de nombreux chargeurs. Il actionne le signal d'alarme et tire au hasard, sans viser qui que ce soit. La fusillade dure six minutes, quelques instants avant la fin des cours. Le meurtrier lâche son arme,

se mêle aux élèves qui s'enfuient et tranquillement entre dans un Walmart pour acheter une bouteille de soda. Puis, il pénètre dans un McDo qu'il quitte vers 15 heures. La police procède à son arrestation quelques minutes plus tard. Elle a pu l'identifier grâce aux caméras de surveillance et à plusieurs témoignages. Bilan de cette fusillade : quatorze élèves tués en même temps que trois membres du personnel, dix-sept blessés qui survivront (dans quelles conditions ?).

On peut citer, comme en d'autres circonstances, les actes héroïques de plusieurs élèves qui ont tenté d'éviter le pire. On peut aussi citer les mises en garde que le FBI et la police locale ont reçues. Ni les uns ni les autres n'en ont tenu compte. Le shérif du comté a été averti quarante-cinq fois de 2008 à 2017 que Cruz était un individu dangereux. En septembre 2017, cinq mois avant l'attentat, une vidéo est publiée sur YouTube ; elle a été postée par un certain Nikolas Cruz avec cette déclaration : « Je vais être un tueur professionnel dans une école. »

En 2018, une fusillade a ensanglanté le lycée de Santa Fe (Texas) et fait dix morts. Le meurtrier a emprunté les armes de son père. Il a exprimé la volonté de se suicider – ce qu'il ne fera pas. Il a 17 ans. Dans *Le Figaro*, Philippe Gélie a mené l'enquête. Dimitrios Pagourtzis est un garçon sans problèmes psychiatriques, mais plutôt renfermé. Il n'a jamais eu affaire à la police, mais il est conscient qu'en tuant il entre dans l'histoire – il a épargné des camarades de classe pour qu'ils puissent « raconter son histoire ». Vêtu, été comme hiver, d'un long trench-coat noir, il poste sa photo sur Facebook « avec l'explication des pin's dont il était orné : le marteau et la faucille communistes pour représenter la rébellion, la croix de fer nazie censée symboliser la bravoure, le soleil levant japonais en référence aux

kamikazes, un Baphomet – idole à cornes réputée liée au culte des Templiers – pour évoquer le diable et Cthulhu, créature de science-fiction censée représenter le pouvoir<sup>1</sup> ». Autrement dit, des enfantillages qui sont aux origines d'un *school mass shooting*.

Les *mass shootings* ne touchent pas seulement les établissements scolaires. Dans l'église baptiste de Charleston, en Caroline du Sud, le 17 juin 2015, un seul individu tue neuf fidèles. Dans une autre église baptiste, cette fois-ci à Sutherland Springs (Texas), le bilan est encore plus lourd : vingt-six morts et vingt blessés. Plus récemment, le 27 octobre 2018, c'est une synagogue de Pittsburgh, en Pennsylvanie, qui est visée : onze morts. Trois tragédies, trois assassins qui disposent d'un armement sophistiqué et expriment leur haine des Noirs, des Juifs, de la société en général.

Enfin, le dernier exemple que je voudrais citer date du 1<sup>er</sup> octobre 2017. C'est à Las Vegas que se situe le drame. Sur la Route 91, le célèbre Strip, se tient un festival de musique country. Il attire plus de 20 000 personnes. Le Mandalay Bay, un hôtel de quarante-trois étages, donne sur le Strip. Steven Paddock a 64 ans. Il a exercé ses talents dans le monde des affaires. Depuis qu'il a pris sa retraite, il vit dans une communauté de retraités à Mesquite (Nevada). Son père a dévalisé des banques, mais lui n'est contrevenu, de temps à autre, qu'au Code de la route. Certes, c'est un gros buveur. Il aime jouer au vidéo-poker, y perd beaucoup d'argent, mais il rembourse ses dettes. Toutefois, à Boston comme à Chicago, il a songé à s'en prendre à des manifestations publiques. Rien de plus.

---

1. Philippe Gélie, « Au Texas, un garçon ordinaire devenu tueur », *Le Figaro*, 19 mai 2018.

Il loue une chambre au Mandalay Bay le 25 septembre, au trente et unième étage. Il occupe aussi la chambre voisine. Il y fait monter cinq lourdes valises. Elles contiennent quatorze AR-15, dont douze équipés de *bump stocks* – des mécanismes qui transforment une arme semi-automatique en une arme automatique. Il dispose également de dix AR-10, d'un fusil et d'un revolver. Le 30 septembre, il accroche un « *Do not disturb* » sur la porte de chacune des deux chambres. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir des relations normales avec le personnel de l'hôtel, qui n'a rien deviné.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le festival entre dans sa phase finale. À 22 h 05, Paddock brise la fenêtre de sa chambre. La fusillade commence. C'est un feu nourri, d'autant que les armes sont en mode automatique : 1 100 balles seront décomptées, tirées à une distance de 450 mètres. Les participants du festival, tout comme les spectateurs d'Aurora (Colorado), ne comprennent pas immédiatement qu'ils sont sous le feu d'un assassin. Ils croient que les organisateurs tirent un feu d'artifice. D'ailleurs, voudraient-ils fuir, ils ne le pourraient pas – une barrière de sécurité clôt les lieux. La police éprouve les plus grandes difficultés à localiser l'origine des tirs. Elle ne sait pas non plus s'il y a un ou plusieurs tireurs. Deux policiers parviennent, malgré tout, jusqu'au trente et unième étage à 22 h 25. Non sans mal, ils forcent la porte de la chambre et découvrent le cadavre de Paddock, qui vient de se suicider.

Le bilan est très lourd : 58 morts, soit trente-six femmes et vingt-deux hommes. Ils avaient entre 20 et 67 ans. Il faut ajouter 851 blessés, dont 422 par balles. Le cérémonial qui suit ressemble à celui qui accompagne tous les *mass shootings*. Les Américains sont traumatisés. Les responsables politiques et religieux invitent